

FOLPIE

« C'était une jeune fille et l'on pense à elle comme à une pierre qui serait à la fois douce et froide. Mais il se peut très bien qu'en réalité, elle brûle. »

Guillevic, *Proses*.

Au bout du chemin, après le tilleul et son chant de fauvettes, la petite maison aux volets bleus se tient coite. À deux kilomètres de la ville, derrière le bois de chênes nains. Sur une petite hauteur, face à la haute bâtisse entourée de longs murs blancs qui domine la ville.

C'est dans cette maison qu'habite celle qu'on surnomme Folpie, parce que souvent on mélange tout et qu'elle est un peu bizarre avec son petit fond hippie, ce visage si pâle et ces cheveux coupés court, coupés fou, couleur de la neige quand le soleil couchant la caresse... Mais c'est une jeune femme sans histoire, qui sculpte l'argile. Elle s'est aménagée un atelier dans une espèce de grotte naturelle, bien qu'historique : les ouvertures seraient des meurtrières creusées dans la roche pour faire face à l'envahisseur anglais, pendant la Guerre de Cent ans... Elle a oublié les détails de ce qu'un vieil homme rencontré sur la colline lui raconta, peu de temps après son arrivée, sur l'histoire de ces falaises et de ces grottes à cette époque.

En guise de porte elle a placé symboliquement une pierre à l'ouverture, symbolique elle aussi : une simple échancrure dans la falaise.

Sa pierre, on dirait comme une tête de monstre, mais d'un monstre très bon ; elle a peint deux yeux bruns aussi doux qu'un sourire qui accueillent le visiteur.

La grotte, qui a gardé ses murs de pierre naturellement voûtés et ses ouvertures étroites et feuillues, forme deux petites pièces contiguës : la première s'est réchauffée de lumières, de tissus, de tapis, et même d'une banquette recouverte de coussins, et l'autre est consacré au travail, aux tours, aux mottes d'argile, aux poudres d'émail, aux fours, à tous les rêves modelés dans l'argile.

Ses sculptures étonnent, elles ressemblent peu à ce qu'on croit être la réalité, mais comment expliquer, à la voisine qui habite un peu plus loin, pas trop près heureusement, ou alors au curieux imbu de prétentions artistiques, qui lui habite très loin et c'est très bien, mais qui vient voir quand même, que, bon, c'est vrai, elle ne respecte pas les formes, mais qu'elle a envie de leur donner son contenu à elle ? Ce n'est pas si facile. Et surtout elle ne se prétend pas artiste, c'est trop lourd, et inutile, un tel titre. Non, elle se contente de s'exprimer, à sa façon, avec de la terre glaise. L'important, non, l'essentiel est que la technique qu'elle acquiert peu à peu n'empiète jamais sur le monde des images qui la traverse.

Elle reçoit régulièrement la visite d'un jeune homme blond, mais personne n'a pu savoir qui il était : elle n'en parle jamais. Ce n'est pas un secret, il n'y a rien à cacher... simplement cela ne regarde personne ; ni la voisine, ni le curieux, ni ceux qu'elle côtoie, non, elle ne voit pas qui ça peut intéresser.

Le beau jeune homme est son frère jumeau. Ils ne se sont jamais quittés. Bien sûr chacun prend l'air de son côté, lui dans ses nuages avec son petit avion, elle dans sa grotte ou sur les trottoirs de la ville, ceux qui existent encore.

Mais ils se retrouvent toujours là, dans cette petite maison gasconne où le bleu des volets a coulé sur les murs... Ils se sont juré de ne jamais se séparer. Il s'appelle Ewan, elle s'appelle Alix, son prénom de naissance, réservé à Ewan. Pour les autres, tous les autres, depuis qu'elle habite là, elle est Folpie. Ce sont les voisins qui l'appellent comme ça, peut-être parce que pour eux elle vit drôlement, mais elle se moque du pourquoi, le prénom l'amuse et elle l'a adopté aussitôt.

À l'intérieur du logis, un vieux piano droit édenté mais à la voix pure. Ou peut-être pas mais elle aime bien sa voix. Un divan, recouvert d'un coton épais où s'ébattent des oiseaux aux couleurs vives, rapporté par Ewan d'un de ses voyages. Une petite table encombrée de livres et d'une théière brune. Au mur, la copie d'un Chagall que lui a donnée son père : « Le Grand Visage », visage jaune et cheveux de plumes bleues.

Et puis trois chats : un vieux roux à demeure, les deux autres en hôtes de passage, mais fidèlement de passage.

Quand une sculpture est finie, Folpie la porte à une galerie en ville, la galerie « *Sans bout ni bord* », dans sa jolie 4 L bleu ciel et son toit de toile qu'elle ouvre fièrement aux premiers soleils. La galerie est tenue par une jeune colombienne, Carmen : une petite personne au corps joliment moulé et à l'énergie inépuisable. Elle a aménagé dans un angle de la salle un petit salon de thé où artistes et visiteurs échangent leurs impressions autour d'un breuvage frais ou chaud. C'est pour Folpie le seul espace d'accueil de cette ville lourde parce que cloisonnée : les quartiers s'y jouxtent mais ne se mélangent pas.

Chacun semble fier de respirer un air différent de ceux d'à côté. Mais, d'un mur à l'autre la vie ne circule plus. On chasse l'homme des espaces ouverts: les avenues n'ont presque plus de trottoirs, plus rien que de minces rubans entre béton et bitume.

La galerie est coincée entre cet espace et un quartier un peu excentré de la ville, encore bariolé d'hommes tous différents et qui sont bien ensemble.

Avec un nom qui fait rêver: *Sans bout ni bord*, tous les songes, toutes les matières y sont possibles, comme il a été possible qu'un jour la terre soit ronde...

LORENZO

Derrière l'homme, le lourd portail se referme.

Comme tous les mercredis, il va rejoindre Maria Eugenia. Ils ont pris le même jour de congé. Maria fait du secrétariat, Lorenzo est gardien. Mexicains tous les deux.

Ils ont grandi ensemble, se sont battus ensemble. Un jour elle l'a rejoint en France pour tenter, avec l'aide de certains organismes, de savoir ce que sont devenus son père et ses deux frères, disparus soudainement cela fera bientôt deux années.

C'est ainsi qu'elle se retrouve de l'autre côté de l'Atlantique. Avec cette distance entre elle et les siens qu'elle ne se pardonne pourtant jamais. Lorenzo non plus, mais lui, il a son père à ses côtés.

Enfermé derrière les hautes grilles de la propriété six jours sur sept, l'homme est bien payé, mais personne à qui parler. Ils sont deux à garder cette forteresse, lui le jour, l'autre la nuit. Triés et choisis en fonction de leur faculté d'adaptation, et surtout de leur condition d'exilés, ce qui est nécessairement lié, ils ont un visa de séjour et un contrat de travail. L'essentiel.

Et les deux se croisent, soir et matin. Lui, Lorenzo, et l'autre, qui se réduit à un visage, un prénom : Hoan et une poignée de mains. La solitude physique est bien là, même si une fois par semaine on achète un semblant d'amour.

Cité dans la cité, gardienne de trésors enlevés à tous les continents, miroir des obsessions d'un vieil homme qui se

prend pour un roi, même déchu, la forteresse semble à l'abri de toute contamination. Personne ne peut y accéder de l'extérieur. Les portes ne s'ouvrent que de l'intérieur. Le temps y est en suspens : s'y joue une parodie de l'éternité.

La voiture, payée par son employeur, glisse, silencieuse et noire le long des hauts murs d'une blancheur immaculée et, comme tous les mercredi matin, s'arrête devant *Le Bruissant*.

Le café s'éveille à peine, avec ses rideaux à moitié tirés comme des paupières encore lourdes, mais le comptoir est déjà bien occupé par les travailleurs de l'aube qui viennent se réchauffer avec un petit café-calva ou un petit blanc sec. Les relents d'alcool et les fumées de la veille ont laissé leurs traces sur les tables hâtivement lavées.

– Salut, Lorenzo ! Un double-crème, comme d'hab' ?

Lorenzo sourit. Oui, comme d'hab', et cette habitude-là, il y tient. Yvon, le patron du bar, un vieux breton à la large carrure et au regard d'enfant tant il est doux, le sait bien. Il sait aussi que Lorenzo a la permission du mercredi pour voir sa « fiancée » qui ne l'est pas plus que la jeune femme blonde attablée un peu plus loin. Ici, derrière les rideaux à petits carreaux blancs et rouges bordés de volants comme des jupons, entre ces hommes et ces femmes qui quittent un instant la solitude ou la monotonie de leur vie pour rire ensemble, dans cet air épais et collant, il se sent bien ; enfin un homme, un vrai, qui a envie de rires d'hommes, envie de femmes, et non plus ce robot aseptisé, programmé pour contrôler tout un réseau de systèmes électroniques, toute une vie artificielle, miniaturisée, toujours à portée de main, là, dans la poche intérieure de sa veste.

Le mercredi, pas de réseau, pas de veste, pas de trésors monnayables.

La jeune femme blonde s'est levée, va payer au comptoir en lui adressant un sourire au passage puis sort du bar.

Ce n'est pas une habituée, il ne l'a jamais vue. Ou alors une habituée d'une autre heure. Les autres, ceux du matin et du soir, il finit par les connaître depuis le temps. Trois ans déjà qu'il est arrivé en France.

Trois ans et chaque semaine le café-crème du mercredi matin au *Bruissant*, dans un de ces petits mazagrans de faïence blanche décorés d'une fleur sauvage, dont Yvon est si fier. À l'usage des poètes qui s'ignorent, un petit dictionnaire sur la signification des fleurs trône sur le rebord d'une fenêtre, caressé par les volants du rideau.

Il lui est arrivé de l'ouvrir... Quand on ne sait plus trop d'où l'on vient, pas vraiment où on est, et encore moins où l'on va, il arrive qu'on ressente ce besoin, naïf et doux, de croire à un genre de destinée, avec le sens de la fleur dessinée sur un mazagran posé devant soi un matin gris.

Parfois, mais pas toujours, quand il revient de chez Maria le soir, Lorenzo monte à l'étage : derrière le comptoir la porte nouvellement peinte en vert jardin s'ouvre sur un escalier en colimaçon. Ce n'est pas un jardin mais presque, en haut dans les chambres attendent d'autres genres de fleurs, apprivoisées celles-là, certaines bien sûr un peu fanées, un peu défraîchies, pâles sous un maquillage d'autant plus forcé que l'usure est là ; c'est normal, elles ont été coupées depuis longtemps. Le sourire aussi est là, le bon vouloir, une sorte de bonté.

Il peut changer de fleur ou reprendre la même, ce n'est pas vraiment un homme d'habitudes, le temps manque pour en prendre. Il choisit de préférence un petit sourire triste, comme celui qu'il trimbale au fond de son âme.

Dans les chambres, les nuits sont rouges comme les lumières du bar, les mêmes rideaux à petits carreaux (Yvon avait dû acheter un rouleau entier de tissu), et depuis trois ans les mêmes couvertures en fausse fourrure synthétique sur les lits (Yvon

avait dû acheter un lot), avec leur petite odeur de parfum bon marché et de mauvais goût qui réjouit Yvon. Le mauvais goût, ça fait sourire dit-il, et j'aime bien quand on sourit...

Ici pas de meubles, on ne vient pas ici pour ranger ses affaires. On met juste un peu d'ordre dans ses hormones, en douceur. Yvon tient à la douceur dans son établissement.

Entre le café du matin et le petit jardin suspendu de l'étage, les heures aux côtés de Maria Eugenia: une jeune femme longue et triste, habillée de noir. Elle est belle mais l'ignore, et a décidé de mettre tous ses atouts dans une seule cause: celle des étudiants, paysans, instituteurs de son pays, arrêtés illégalement pour activité subversive. Celle de tous ces hommes, ces femmes, violentés, torturés, séquestrés dans des prisons clandestines, comme, dans le meilleur des cas, doit l'être son propre père et ses frères, disparus depuis un an.

Alors, à deux, ils sondent courrier, lettres, courriels, fax, etc. Ils rédigent les réponses, ils calculent, ils supputent, ils soudoient, la cause est reconnue comme juste et leur vaut l'appui aussi bien de gens honnêtes que de gens corrompus, mais ils ont décidé de ne pas faire le tri. Si Maria croit encore à l'intégrité, Lorenzo depuis longtemps pense dérisoire la distinction entre le bien et le mal, quelle que soit la forme qu'ils prennent. Il a décidé de se battre pour une certaine liberté, tout en sachant que le pouvoir, et n'importe quel pouvoir, est amené comme un rat à ronger ce qu'il a entre les pattes.

Liberté, égalité, travail, paix, progrès, les mots s'envolent et les hommes s'écrasent sous le talon des dictateurs, pour la seule raison que le moindre pouvoir, aussi infime soit-il, confié aux mains d'un homme, ne lui sert qu'à asservir.

Mais Lorenzo continue parce qu'il ne sait pas encore jusqu'à quel point on peut mentir, et se mentir.

À LA CROISÉE DES CHEMINS

Cette fin d'après midi là, elle n'a rien à faire de particulier en ville mais peut-être simplement une envie de briser la douceur du temps autour du silence de la maison, ce temps qui coule en continu mais qui ne dit pas la vérité. Comme toutes ces lumières la nuit dans le ciel qui se prennent pour des étoiles et ne sont pour rien dans la légèreté du monde.

D'ailleurs c'est de pesanteur dont elle a besoin. Avec des corps qui transpirent, du goudron sous les semelles, des murs qui font du bruit, des lumières qui agressent.

Envie de croiser des gens sur ce qu'il reste de trottoirs, prendre un café au comptoir, sentir près d'elle l'haleine avinée des habitués, écouter avec soulagement toute l'humble vocifération de ceux qui jonglent entre la vie et l'aride obscurité de leur journée de travail.

Et puis passer à la galerie, voir si ses deux dernières sculptures ont retenu l'attention, ou pas. L'une représente un petit homme d'argile grimpé dans sa propre main géante et qui en écarte les doigts pour voir le monde, l'autre une femme qui se lignifie et devient arbre.

Ses rêves. Ses infimes, intimes rêves d'argile...

Elle traverse le petit bois, passe devant le vieux platane solitaire et enfonce, comme à chaque fois qu'elle se promène de ce côté, son index dans l'œil sans paupière, l'œil vide et sec

comme une blessure de guerre au milieu du tronc. Accrochées comme des cils au bord de la rivière, les herbes bleues s'agitent mollement.

Au bout du chemin se trouve la route avec à sa droite un petit champ de pierres qu'elle décide de traverser. Les pierres sont pleines d'ombres sous les nuages et Folpie regarde au loin les lumières de la ville, déjà allumées, constellations fixes, violentes et colorées, incrustées dans le béton, quasi-immortelles.

Mais la terre est humide et les pierres glissantes, la jeune femme en trébuchant se tord la cheville. En claudicant elle rejoint la route et le grand mur blanc qui entoure la « forteresse » et n'en finit pas de défiler sur sa droite, tandis qu'elle se dirige vers la ville.

Folpie s'assied un instant sur le mince rebord en bas du mur. Le ciel tourne à l'orage, des masses violettes envahissent l'horizon. Elle entend alors derrière elle les hautes grilles de la porte s'ouvrir puis se refermer, laissant le passage à un long véhicule aux vitres fumées, seule la vitre avant côté passager a été baissée.

Elle s'écarte, à peine, et jette un coup d'œil : c'est un homme qui conduit, cheveux blancs, un peu raide, sévère, plus sûr de sa voiture que de lui-même, se dit-elle, en voyant son regard aux aguets...

Il l'aperçoit, hésite et s'arrête un peu plus loin. Elle n'a aucune envie de bouger, et puis sa cheville lui fait mal. L'homme finit par sortir de sa voiture et fait quelques pas dans sa direction.

– Je peux vous déposer quelque part en ville ? Je suppose que c'était votre direction ?

– Ma direction ? Oui, en fait oui. Je veux bien, merci.

– Je me présente : Daniel Herstein.

– Folpie, répond en souriant la jeune femme, en esquissant une légère révérence.

elle monte dans le véhicule. Sièges en cuir, tableau de bord en loupe de noyer, le classique des voitures de luxe ; elle a vu ça dans un magazine chez le dentiste.

Elle sourit, elle ne le connaît pas, elle ne sait pas ce qu'il pense et s'en moque allègrement.

Il la voit sourire, une drôle de tête se dit-il, pas vraiment jolie, plutôt bizarre, on dirait un oiseau, avec sur la tête des plumes presque blanches à force d'être blondes et d'immenses yeux gris ; pas vraiment adulte, pas vraiment femme, il pense à la sienne, le petit oiseau lui plairait, il lui amènerait bien s'il osait mais il n'ose pas.

– Je vous dépose où ?

Folpie hésite, à vrai dire elle ne va nulle part en particulier, et puis même, ça ne le regarderait pas. Sa cheville lui souffle la réponse :

– À la pharmacie, la première en entrant ; j'ai peur de m'être foulé la cheville.

– Voulez-vous que je vous attende pour vous ramener chez vous ?

– Non, c'est gentil mais j'ai pas mal de choses à faire, certes en boitillant un peu mais j'aime prendre mon temps !

Drôle d'oiseau se dit l'homme ; il aurait peut-être dû oser. C'est à ces moments-là qu'il se sent mou. À force d'être dur avec les autres, il a des faiblesses inouïes.

Il s'arrête à la première pharmacie, à vrai dire il pense à autre chose.

– Passez-nous voir la prochaine fois ! Villa Herstein ; devant laquelle vous vous étiez assise. Nous sommes à la Villa le dernier week-end de chaque mois. Ma femme sera ravie. Moi aussi. Au revoir, Mademoiselle.

– Non, Madame. Au revoir Monsieur.

Elle s'extirpe de la voiture avec la prestance d'un flamant surpris en plein sommeil sur une patte et entre dans la pharmacie. Odeur de néon, de vitrines aseptisées, de chimies encapsulées, elle attend que l'homme redémarre pour en sortir, et se sert au passage d'une bande Velpeau qui n'attendait que ça.

Une fois dehors, avec son élégant larcin à liserés rouges elle se bande la cheville, la chaleur du tissu épais lui fait du bien.

Entre les deux lignes des toits des éclairs brûlants se succèdent, craquelant l'obscurité soudaine du jour. Folpie espère que les murs de la ville retiendront le ciel si jamais il éclate en mille morceaux.

Et la pluie, une pluie camphrée de toutes les boues des usines, lacérée par les zébrures du ciel, contagieuse comme la rage, une de ces pluies sans remède, sans contrôle, s'abat sur la ville, comme un monstrueux jet de salive sur la face brouillée, déjà paniquée, de la cité.

«Le Bruissant» est devant elle, elle reconnaît la façade du café, avec derrière les vitres basses ses rideaux à petits carreaux blancs et rouges, où elle s'était réfugiée un matin pour se réchauffer un peu, elle n'avait pas vu le nom, un joli mot: des soies qui s'effleurent, des sylphes qui se frôlent, des songes qui se froissent...

Un jour elle lui demandera pourquoi ce nom. Quand elle connaîtra mieux le vieil homme qui tient le bar et puis quand elle aura envie de savoir.

Elle s'assied à une table et demande un grog.

– Un bon grog avec beaucoup de rhum!

Un joli mazagran blanc orné d'une fleur sauvage fumant entre ses mains, elle contemple par la fenêtre le ciel foudroyé,

le jour noir et feu. L'alcool circule lentement, exquise brûlure à l'intérieur du corps. Soudain un éclair jaillit, assourdissant, plongeant la rue dans l'obscurité. C'est alors que la porte s'ouvre, laissant le passage à un homme de haute taille, courbé sous le poids de la pluie qui dégouline de son manteau.

Yvon, le patron, installe des bougies sur les tables. L'homme quitte son manteau et reconnaît en se retournant la jeune femme blonde de l'autre jour. Il la salue d'un mouvement de tête et s'installe un instant au comptoir avant de disparaître par une petite porte verte à droite au fond du bar.

Folpie regarde la porte se refermer derrière l'homme; un inconnu, et pourtant, songe-t-elle, un visage familier, et ce regard profond et appuyé, comme s'il ne pouvait se déplacer que lentement sur les choses; comme s'il ne voyait les images qu'en les fixant.

Le fracas s'épuise et finit par s'éloigner, comme un vieux seigneur au manteau de pourpre, las de foudroyantes et désespérément vaines conquêtes.

La lumière est revenue. Dehors il n'y a plus que la pluie, drue, affamée, qui à l'infini s'écrase et se redresse, hydre ruisselante sur les bétons et les verres de la ville. Et qui finit par s'apaiser.

Le ciel s'égoutte sans hâte tandis que vers l'est lentement la nuit monte. Quand Folpie sort, un moment plus tard, la ville habillée de néons regarde les passants.

Devant elle un homme titube, étonné chaque fois de rencontrer un mur. Il s'arrête un instant devant la vitrine éclairée d'un magasin de jouets. On dirait un papillon de nuit, il volette un instant autour de la lumière puis s'éloigne à nouveau. Arrivée à son tour devant la vitrine elle s'arrête elle aussi et s'approche. À l'angle gauche, entre deux pimpants camions de pompiers gît une poupée désarticulée, derrière

la paroi de verre on simule en miniature un accident de la route. À l'angle droit, une armée en déroute avec quelques petits soldats unijambistes. Au milieu de la vitrine, dans un joli berceau d'osier recouvert de dentelles, un gros bébé en plastique rose avec son petit sexe de garçon.

Tout est «comme en vrai» dirait-on. On imagine quoi maintenant ?

Le petit sexe rose, lui, a quelque chance d'être encore pour un temps d'actualité.

Mais imaginons qu'il n'y ait plus que du faux sang, à quelles violences l'homme alors va-t-il se mettre à rêver ?

Parfois elle aimerait être ivre comme l'homme devant elle et ne plus sentir que des histoires de papillons. Est-ce que dans la ville tout le monde naît adulte ? À part les alcooliques et les drogués, qui serrent contre eux leur petite âme d'enfant pour qu'elle ne s'échappe pas ?

Ou bien alors tout le monde naît enfant et on s'invente le mal dans le bien, on fait des trous dans des dentelles et selon le jour on se fait pompier ou bourreau, ogre ou apprenti cuisinier ?

L'air est humide et Folpie frissonne.

Un taxi passe, elle monte. «Taxi», un mot magique, il vous emmène où vous voulez, à Oulan-Bator s'il vous plaît, la ville est peut-être laide mais le mot est si beau, ou alors laissez-moi à Katmandou, le rêve s'y vend en poudre, ou plutôt Ghazoua, avec ses terrasses offertes à la nuit des chats. Mais non, les taxis ne vont jamais si loin, souvent ils s'arrêtent aux frontières, même si certaines n'existent plus... mais ce que Folpie aime bien avec les chauffeurs de taxi, c'est d'être X, une anonyme, de parler juste de la pluie qui tombe, du ministre obéissant qui a pondu une loi stupide, de la guerre entre les nains et les géants, quand les nains bien sûr coupent les jambes des géants pour gagner la guerre.

Les guerres, les lois, les hommes, la pluie tombent.

Le chauffeur parle peu, il la regarde dans le rétroviseur et Folpie regarde les cheveux de l'homme, blonds et longs retenus par un élastique et sous la chevelure un front qui paraît immense.

Oui, elle aime être X mais à la fois un jour elle aimerait ne l'être plus. Pas être un nom, un nom ce n'est pas important, mais être elle, vraiment elle, pouvoir raconter des étoiles sur un trottoir, des nuages aux fenêtres, des rires qui font des bulles pour que les rats sortent des égouts, parce qu'elle aime bien les rats avec leur petite âme de labyrinthe et leur œil d'acrobates. Oui, elle aimerait bien raconter tout ce qui lui passe par la tête à un chauffeur de taxi, et qu'il lui sourit.

Et voilà devant elle la petite maison aux volets bleus, enclose dans l'obscurité comme un nid.

Elle demande au chauffeur son numéro de téléphone, au cas où elle aurait besoin d'un taxi, « ma 4 L est souvent en panne » et se glisse hors de la voiture qui s'éloigne aussitôt.

La grosse clef s'évertue et finit par ouvrir la porte d'entrée.

Folpie, en passant devant le piano, glisse ses doigts sur les touches désaccordées et qui s'en amusent, la pluie recommence à tomber, une pluie tiède et douce qui coule lentement, continûment, le long des vitres.

La lampe éclaire, accrochée au mur, une copie du Grand Visage de Chagall. Image familière, et deux yeux immenses qui retiennent le sourire.

Le chat roux a enroulé son âge, incertain, sur un coussin posé à même la pierre de la cheminée; il semble indifférent, mais certains reflets dans son regard ne le sont pas.

La chambre à côté de la sienne est vide. Ewan, l'ami de toujours, le petit breton en culottes courtes qui parlait tout le temps du ciel et qui avait peur de l'eau, est parti s'accrocher à nouveau aux

nuages avec son avion comme d'autres s'accrochent à la terre.
Son absence fait écho aux battements de l'horloge.

Le chat saute sur le lit et vient se lover dans l'espace tiède du
ventre, comme une lune rousse entre les branches du ciel.